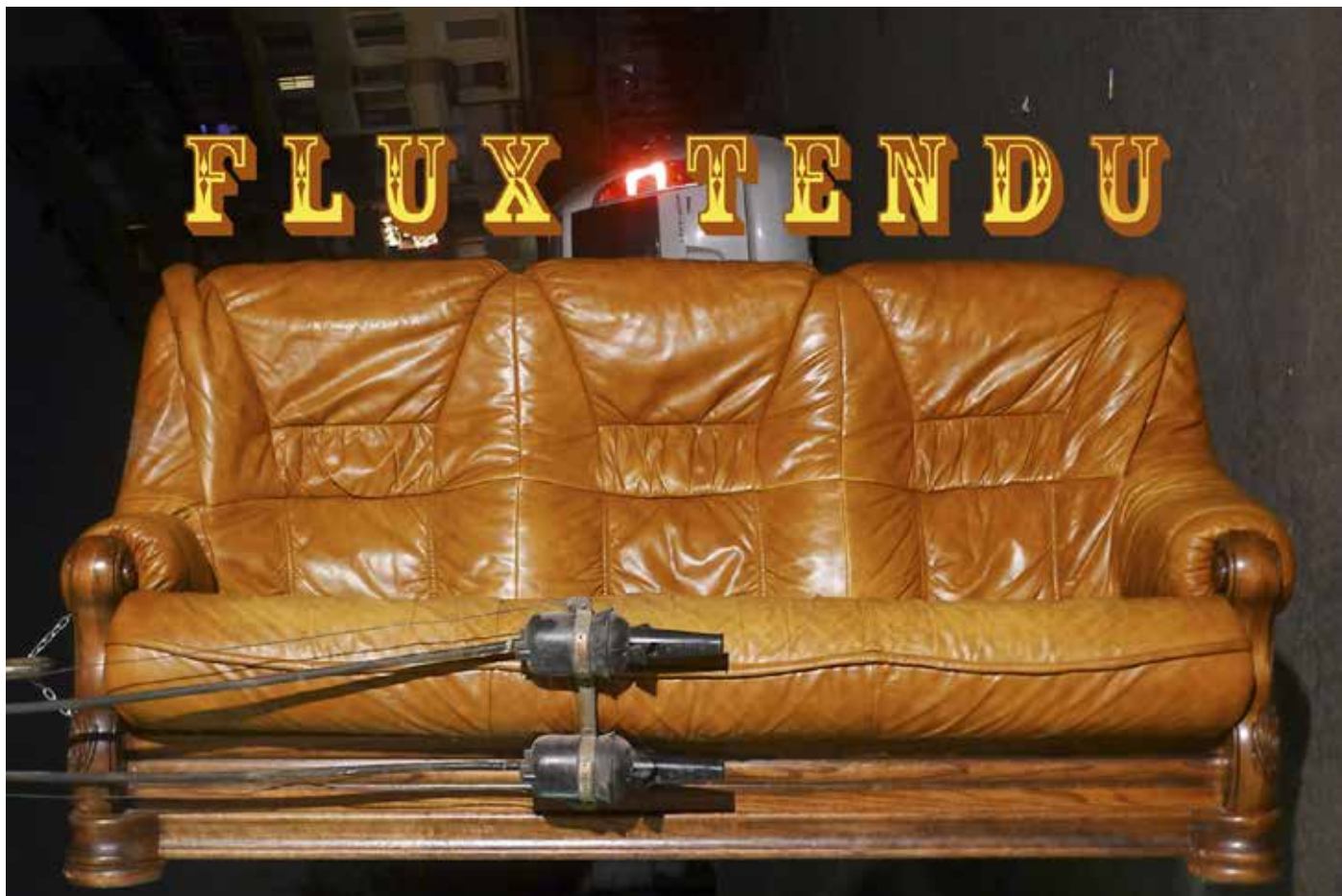


LA STATION

présente



FLUX TENDU

une exposition de
Laurent FAULON & Delphine REIST

du samedi 6 février au samedi 2 avril 2016
vernissage le vendredi 5 février à 18:00

fondation suisse pour la culture

avec le soutien de **prohelvetia**

La Station - espace d'art contemporain - expositions et résidences.

Ouvert du mercredi au samedi de 13:00 à 19:00 sauf jours fériés.
Halle Sud du Chantier Sang Neuf, 89 route de Turin, 06300 Nice.
+33(0)4 93 56 99 57 - starter@lastation.org - www.lastation.org.

FLUX TENDU

LA STATION est un lieu d'art, de production et de diffusion, installé dans les anciens abattoirs de la Ville de Nice. L'espace a été rénové à cet effet et compartimenté par des cloisons séparant les lieux d'exposition, les ateliers d'artistes et les bureaux. Le travail d'équarrissage à l'échelle d'une grande ville comme Nice réclame de vastes espaces permettant de traiter, dans un flux constant, les carcasses des animaux. Des aménagements comparables à ceux de l'industrie autorisaient le travail à la chaîne : les pièces de viande devaient pouvoir circuler facilement et rapidement en suivant les étapes de la chaîne de transformation pour finir stockées dans les chambres froides, maintenant transformées en ateliers d'artistes. La mémoire de ce flux se signale encore aujourd'hui par le vaste réseau de rails fixés au plafond qui permettaient la circulation des carcasses pendues, d'un bout à l'autre de l'espace. Les murs ont été construits par dessus en rendant ce réseau inutilisable, chaque cloison venant interrompre le circuit d'origine. La valeur d'usage de ces rails s'étant dissoute dans la rénovation, leur présence crée des aberrations visuelles qui les soulignent d'autant plus qu'ils ne peuvent être à présent appréciés qu'en terme de signes révélant le passé du lieu.

C'est cette particularité architecturale qui donnera le fil conducteur de l'exposition FLUX TENDU. Celle-ci rassemblera un ensemble d'œuvres de Delphine Reist et Laurent Faulon, en partie créées pour l'occasion, qui seront suspendues par des chaînes métalliques fixées à des crochets mobiles pouvant coulisser sur les rails décrits plus haut. Les œuvres seront placées dans les espaces non pas en fonction des cloisons qui les délimitent, mais selon la logique de circulation qui prévalait avant la rénovation. A titre d'exemple, l'installation *White Fitness* de Laurent Faulon, constituée d'une douzaine d'appareils de Fitness recouverts de silicone blanc pourra être suspendue à un même rail de part et d'autre d'une cloison, les appareils qui la composent venant buter sur celle-ci comme si elle était subitement apparue. Il en résultera un sentiment initial d'incohérence et de brutalité dans la disposition des œuvres dans l'espace qui à certains endroits sera saturé et à d'autres vide. Ce sentiment d'incohérence s'effacera progressivement lorsque le visiteur saisira la logique de cet accrochage.

Cette exposition rentrant "au chausse-pied" dans un espace lui semblant de prime abord peu adapté pointera le problème que chaque artiste tente de résoudre afin de faire rentrer son activité au sein des flux du milieu et du marché de l'art : des œuvres aux statuts variés (*in situ*, décontextualisées, produites en série, vestiges de commande publique, multiples, sculptures éphémères,...) témoigneront des différents formats qui norment l'art aujourd'hui. Elles formeront une chaîne imaginaire de production / diffusion / consommation reliant les ateliers d'artistes au quai de chargement, en passant par les espaces d'exposition.

Plusieurs œuvres évoqueront l'univers de l'industrie automobile en dressant un parallèle entre cette dernière, l'industrie agro-alimentaire de la viande et le marché de l'art, trois univers qui chacun à des degrés divers ont subi au cours de ces dernières années une forme de disqualification sociale. En changeant de siècle, ce qui représentait un luxe enviable est devenu un plaisir honteux. Cette mutation plonge le conducteur de belles et grosses voitures, l'amateur de viande et l'artiste dans un rapport confus à la société : "Puis-je laisser mon *T-bones steak* et ma bagnole détruire ma santé et salir la Terre ? Dois-je continuer à pourvoir au décor du fameux 1% de la population qui détient 50 % de la richesse mondiale ?"

FLUX TENDU fera écho, de manière plus générale, aux flux qui régissent nos existences et notre planète. La capacité de mouvement est devenue une nécessité, une injonction ou une question de survie : travail flexible, délocalisations, migrations, *speed trading* n'en sont que quelques exemples. Les utopies émancipatrices ont pris du bide. L'héritage libertaire se réduit à l'individualisme consumériste dont la seule libération efficace est celle des désirs qui ont pu être canalisés en pulsions d'achat. La majorité des richesses aujourd'hui créées est devenue immatérielle et circule instantanément de par le monde. De puissants algorithmes ont pris le contrôle de nos vies en les résumant à des ensembles de données "*googlelisables*". Nos aspirations, connectées et géolocalisables, sont immédiatement converties en informations monnayables et doivent pouvoir s'assouvir en un clic.

FLUX TENDU rendra compte de cette réalité, des tensions qu'elle crée et du sentiment d'angoisse généralisée qui l'accompagne. Sur fond de désastre écologique annoncé et amorcé, l'exposition tentera d'offrir aux visiteurs une expérience cathartique, un joyeux potlach artistique où des œuvres sont sacrifiées afin de désamorcer la violence collective de nos sociétés et les frustrations qui la génère. La gravité le disputera au grotesque, le dégoût à la gourmandise, le désespoir à l'éclat de rire.

À PROPOS DE LA COLLABORATION ENTRE LAURENT FAULON ET DELPHINE REIST

De l'ivresse à la gueule de bois

Delphine Reist et Laurent Faulon exposent fréquemment ensemble : leurs pratiques artistiques respectives se retrouvent en effet autour d'un même intérêt pour le détournement, la manipulation et l'activation de l'objet. Leurs travaux naissent dans les années quatre-vingt-dix, une époque qui s'est volontiers retournée sur la place et l'histoire de l'objet dans l'art du XXe siècle. La décennie précédente avait vu émerger une génération d'artistes - Jeff Koons, Heim Steinbach Allan McCollum, Jean-Luc Vilmouth et Ange Leccia, pour n'en citer que quelques-uns de part et d'autre de l'Atlantique - dont le vocabulaire et la grammaire plastiques reposaient justement sur l'objet ready-made et son display, revisitant autant le langage du minimalisme et de l'art conceptuel que celui du pop art. La démarche de Reist et Faulon va elle aussi chercher à court-circuiter le flux marchand de l'objet pour le dérouter vers un usage artistique mais elle va surtout opérer une rupture critique en portant leur matériau au-delà d'une réflexion sur la série et le modèle inspirée des analyses de Jean Baudrillard, au-delà d'un questionnement du statut de l'objet soutenu par son display dans l'espace d'exposition et sa réintégration dans l'autre circuit de diffusion du marché de l'art.

Comme en témoignent les marques d'usage et d'usure qui altèrent leurs matériaux, les artistes ne s'en tiennent pas à la qualité de «luisance»¹ de l'objet manufacturé, à sa surface de désirabilité marchande qui fut aussi un des enjeux plus ou moins conscient de l'art de leurs prédécesseurs. Ces signes ne dénotent pas non plus un art du rebut ou du vestige fasciné par une «peau des choses»² somme toute picturale, ou sensible au vécu des objets (comme certains collages dadas ou assemblages nouveaux réalistes et néo-dadas). L'objet intercepté en cours ou en fin de vie ne manifeste que son usage ordinaire, reste «intègre», emprunt de sa densité matérielle. Les nombreuses fontaines à vin et bouteilles de bière présentes dans leurs installations suggèrent bien que la mélancolie qui nous saisit est plutôt celle des lendemains de fêtes. La gueule de bois a succédé à «l'ivresse du réel»³ des années quatre-vingt : malgré les encouragements des économistes, notre époque n'est plus à la croissance et à son symptôme, l'objet triomphant toujours renouvelé, mais à une critique de son obsolescence programmée. L'altération des objets de Reist et Faulon est celle d'un recyclage qui tente désespérément de prolonger l'existence d'objets voués à disparaître rapidement, mais peu propices à être réinjectés dans le circuit marchand. Delphine Reist insiste d'ailleurs sur le caractère «transitoire» des objets qu'elle utilise, pouvant toujours recouvrer leur usage antérieur⁴. Leurs œuvres se situent donc paradoxalement à la croisée du constat d'un processus inéluctablement entropique et d'une lutte contre le déterminisme marchand.

(...)

extrait de «De l'ivresse à la gueule de bois», texte d'Anne Giffon-Selle pour l'exposition *Produits Fatals*, CAP de St Fons et La BF15, Lyon, 2014

¹ L'expression est de Roland Barthes in «Le Monde objet», *Essais critiques*, Gallimard (Tel), 1964, p. 21.

² Guy Tosatto, *L'ivresse du réel*, Carré d'art, Nîmes, 1994, p. 14.

³ *op. cit.*

⁴ Conversation avec l'artiste le 19 juin 2014.

À PROPOS DE LAURENT FAULON

<http://tmproject.ch/laurent-faulon/>

<http://laurent-faulon.over-blog.com/>

Laurent Faulon développe un art d'interventions, le plus souvent éphémères et fortement contextualisées. En une vingtaine d'années, son travail s'est déplacé de la performance vers l'installation. Concevant toujours des œuvres qui entrent en résonance avec les caractéristiques architecturales, politiques, économiques ou sociales de l'endroit qui les accueille, c'est souvent ce dernier qui constitue le point de départ de sa réflexion et reste l'élément principal de ses propositions.

Parallèlement à des expositions dans des galeries privées et des institutions en France et en Europe (Fondation Cartier en 1988, Musée d'art moderne de la Ville de Paris en 1992, Galerie Eric Fabre à Paris en 1995 et 1997, Mamco à Genève en 2006, Printemps de Septembre à Toulouse en 2008, Macro à Rome en 2012, Stadtgalerie de Saarbrücken en 2013...) il collabore avec d'autres artistes, à la conception d'expositions, de résidences et d'événements mêlant arts plastiques et musique expérimentale (Occupation 1,2,3, à Lisbonne en 2001, Kronstadt Forever à St. Pétersbourg en 2006, Back to Wild Life à Stockholm en 2007, KonKret à Stuttgart en 2009, Manœuvres 1,2,3 à Genève de 2007 à 2012,...).

La force des faibles

Christian Bernard, Mamco, 2006

Le travail de Laurent Faulon (né en 1969 à Nevers, vit et travaille à Grenoble, Annecy et Genève) est généralement éphémère ou réversible. C'est un art d'intervention ; il crée des situations. Un moteur de Renault 11 ronronne solitaire dans une pièce entièrement recouverte de moquette rose qu'il macule de cambouis ; des lustres à pampilles éclairent les stalles en béton d'une étable industrielle désaffectée en bordure d'un aéroport : on sort de là noyé sous des flonflons bavarois ; une guirlande d'ampoules, branchée sur la batterie d'une Peugeot 205, allume dans le lit du Rhône une constellation sous la nuit étoilée ; des fauteuils et des canapés de rebut remplissent toutes les salles d'une galerie sur fond de musak et de cris de porcs dans une odeur de cire, de fumier et de purin ; des ventilateurs chorégraphient les entrechats de sacs en plastique glissant sur un lino vernis, — autant d'installations visuelles, sonores et olfactives qui établissent avec le visiteur, le lieu et le moment une relation de tension poétique ou oppressante, toujours étrange et souvent inquiétante.

Le ressort de ce travail est à chercher du côté de la violence des rapports de domination, de l'animalité et de la sexualité qui brûlent les corps, des menaces sourdes ou spectaculaires qui tissent nos existences post-industrielles et de la mort qui ricane sous nos masques d'êtres domestiqués. L. Faulon travaille au plus près de cette condition d'angoisse. Il opère le plus souvent en marge de l'institution, dans des lieux abandonnés aux lisières de nos cités policées, des lieux détruits comme la mémoire de ce qu'ils furent et de ceux qui y travaillèrent. Il hante nos ruines sordides en développant une esthétique féroce du déqualifié, du sale, du répulsif. Il choisit ses matériaux parmi nos déchets pour remuer la boue de nos refoulés. Cet artiste indocile, rétif aux règles du jeu de l'art et du marché, nous tend un miroir implacable, glaçant jusque dans le banal, cruel jusque dans le burlesque. (...)

ci-contre :

- *Chevrolet intérieur cuir*, 2014, mousse polyuréthane expansive
- *Moto*, 2014, moto, terre
- *White Fitness*, 2013, appareils de Fitness, silicone



À PROPOS DE DELPHINE REIST

Parkings, latrines, chantiers, sous-sols, bâtiments administratifs : l'œuvre de Delphine Reist se déploie généralement dans ces lieux ingrats, sans qualités ni réelle situation et qui échappent de fait à la visibilité convenue de l'art. Là, ses interventions consistent en une mise en mouvement d'objets communs : un baril qui n'en finit pas de rouler, des caddies qui dansent, des voitures qui démarrent toutes seules, des drapeaux qui s'agitent sporadiquement... Un petit théâtre déshumanisé où l'esprit du lieu s'incarne dans une révolte des marchandises standardisées (extrait du communiqué d'exposition «La chute», Mamco, 2013 / 2014).

Ses œuvres ont été exposées au Palais de Tokyo, à la Nishieda Foundation (Kyoto), au Palais de Tokyo (Paris) et à la Galerie Perchersky (Moscou) en 2014, au Mamco (Genève), à la Villa Arson (Nice), au FRAC Limousin en 2013; à la biennale de Dallas, à Pommery (Reims), au MACRO (Rome), à La maison Rouge (Paris) et au Xiangning Art Museum de Shenzhen en 2012; au Helmhaus (Zurich) et au Gothenburg Museum of Art (Suède) en 2011; au Musée des beaux-arts de la Chaux-de-Fonds (CH) et à l'ACCA (Melbourne) en 2010; à l'IAC (Villeurbanne), à Fri Art (Fribourg, CH), au Magasin (Grenoble) et au Centre Georges Pompidou (Paris) en 2009.

•••

Depuis la fin des années 1990, Delphine Reist propage son œuvre dans les espaces traditionnels de l'art contemporain (galerie, musée, centre d'art...), autant que sur les lieux de l'organisation humaine (parking souterrain, supermarché, espace public...) ou sur les sites abandonnés de la production de masse (friche industrielle, entrepôt...). Il faut dire que la charge politique (au sens large) de ces contextes singuliers est au cœur de sa pratique artistique et que, d'une géographie à une autre, c'est une conscience alerte qui se transporte et se révèle. Celle-ci se retrouve également dans l'utilisation méthodique d'objets manufacturés liés à la production ou la consommation (caddie, baril, voiture, outil...). Pour ce qui est des lieux balisés de l'art contemporain, le travail de Delphine Reist a été montré au Centre Georges Pompidou, à Toulouse lors du Printemps de Septembre, à Hammarby ArtPort à Stockholm ou au CAN de Neuchâtel... Pour le reste, ses œuvres ont été montrées au parking souterrain de l'Université François Rabelais de Tours, sur la zone industrielle Nordbahnhof à Stuttgart ou à l'usine Kalinine à Tallinn (Estonie)...

Habitée par la réalité économique et sociologique du monde, une partie de l'œuvre de Delphine Reist s'attache à mettre en scène des objets de tous types en leur insufflant ce que le spectateur prend immédiatement pour de la vie. A travers des mécanismes plus ou moins élaborés, elle programme l'activation d'objets. Ainsi des caddies ou des fauteuils de bureaux discrètement motorisés tournent sur eux-mêmes (Caddies, 2003; Sans titre, 2006), des voitures à l'arrêt démarrent et font vrombir leur moteur par intermittence (Parking, 2003), des néons éclairés tombent un à un jusqu'à l'obscurité (Averse, 2007). Pourvus d'une capacité à se mouvoir ou à s'activer de façon autonome, ces objets deviennent inquiétants malgré leur banalité. Leur simple prétention à l'autonomie renverse le rapport traditionnel de l'homme à ses machines.

Texte de l'Institut d'art contemporain — Villeurbanne/Rhône-Alpes

ci-contre :

- *Sous les drapeaux*, 2007, drapeaux, moteurs, minuterie.
- *Parade*, 2008, bottes, électro-aimants, flaque d'eau. Collection Domaine de Chamarande.
- *Mégaphones*, 2010, mégaphones, rallonges électriques. Lange + Pult, Zurich, 2010.



LA STATION - ESPACE D'ART CONTEMPORAIN

La Station est le lieu d'exploitation de l'association STARTER, créée en 1996 par Cédric Teisseire, Pascal Broccolichi et Florence Forterre. A l'origine installée dans les murs d'une ancienne station-service située au 26 boulevard Gambetta à Nice, dont elle tire son nom, La Station s'est déplacée selon les réalités des lieux qui l'ont hébergée. La Station a pour principal objectif de soutenir et de diffuser la vie culturelle et artistique contemporaine à Nice par tous les moyens et dans toutes les formes que celle-ci revêt. De montrer ce qui se fait dans cette ville, et attirer d'ailleurs, de France et d'Europe, des pratiques très contemporaines de l'art. Elle a pour but notamment d'aider les artistes et de participer au développement, à la promotion et à la diffusion de leurs activités.

En octobre 2009, La Station s'est installée dans la halle sud des anciens entrepôts frigorifiques de la ville de Nice. Ces locaux rénovés ont une superficie de 1 000 m² et sont partagés en espaces d'exposition ouverts gratuitement au public et en ateliers. Fonctionnant sur le principe de la «solidarité opérative», La Station accueille une douzaine d'artistes qui participent à la vie, à l'organisation et au maintien d'une telle entreprise. Des expositions sont proposées au public toute l'année, ainsi que certains événements plus particuliers : performances, lectures, concerts, projections vidéos, conférences... Les plus jeunes artistes y trouvent l'opportunité de diffuser leurs activités dans des conditions réelles et professionnelles d'exposition, les plus confirmés y poussent leurs recherches les plus expérimentales. Par le biais de cette programmation transgénérationnelle, La Station se positionne comme une plateforme professionnelle ; le pari étant d'apporter un outil de travail reliant les artistes aux principes de réalité de l'activité artistique et de leur offrir une visibilité auprès des amateurs et des professionnels de l'art.

Outre sa programmation intra-muros, présentée dans ses locaux situés au 89 route de Turin (anciens abattoirs de la ville de Nice), La Station est régulièrement invitée à concevoir des expositions en France ou à l'étranger par des centres d'art, galeries privées et autres structures autogérées. Dans ces situations précises, La Station s'autorise à concevoir des projets dans lesquels les membres résidents de l'association participent aux côtés d'artistes de Nice ou d'ailleurs. Ces projets n'ont pas d'agenda régulier, mais donnent souvent lieu à des échanges croisés : par la mise en commun des réseaux personnels, ces projets fonctionnent de façon rhizomique et créent un maillage entre les artistes et les structures. C'est également le moyen de faire rayonner l'excellence et le dynamisme de la scène niçoise dans l'Europe toute entière : en effet, depuis 1996, La Station a réussi à acquérir une audience nationale et européenne importante grâce à son programme hors-les-murs, notamment en Allemagne, en Autriche, en Belgique, en Croatie, en Italie, en Suisse ...

Pour en savoir plus : www.lastation.org

La Station est le lieu d'exploitation de l'association Starter, reconnue d'intérêt général et agréée par l'Education Nationale en tant que structure complémentaire d'enseignement public.

La Station remercie **Pro Helvetia, fondation suisse pour la culture**, pour son soutien pour l'exposition **Flux Tendu**.

fondation suisse pour la culture

prohelvetia

La Station est membre fondateur de Botoxs, réseau d'art contemporain de la côte d'Azur et reçoit le soutien de



Région
Provence
Alpes
Côte d'Azur



DÉPARTEMENT
DES ALPES-MARITIMES



VILLE DE NICE
www.nice.fr



LA STRADA PARISart



réseau d'art contemporain
de la côte d'azur